

LA QUESTION NORMANDE ET L'ÉVOLUTION DE L'HISTORIOGRAPHIE RUSSE AU XVIII^e SIÈCLE

ALEXANDRE KHLEVOV

Personne ne mettra en doute l'idée que l'émergence d'un État national constitue un thème important et assez délicat de l'historiographie. Ce thème est fondamental aussi bien pour la formation d'un système de pouvoir étatique à chaque étape de son évolution que pour sa propre représentation identitaire, tant pour l'État que pour chacun de ses citoyens. En fin de compte, la période archaïque d'évolution du système étatique, l'acquisition de territoires dans lesquels il se concrétise, apparaît souvent comme une composante importante de ce qui peut être défini par le terme d'« idée nationale ». Le recours à l'autorité des « temps passés » et aux « actions des ancêtres » est susceptible de devenir une force active qui œuvre à la fois au niveau de la conscience et de l'inconscient, notamment dans les périodes de crise.

En ce sens, l'histoire russe est fort éloquente. La persistance d'archétypes « byzantins » d'une organisation sociale qui se caractérise par le rôle assez important du pouvoir central, par un degré assez élevé de l'idéologisation de la vie quotidienne, ainsi que par la vitalité des stéréotypes dans la conscience collective, – cette persistance a toujours créé un terrain favorable à la popularisation de

l'idée de « tournants historiques » dans le passé des États. Il est difficile d'affirmer sans exagérer que le « problème normand¹ » a toujours occupé l'esprit de la majorité des Russes. De toute évidence, les questions liées, dans la conscience collective, aux années du joug tataro-mongol ou aux particularités du règne d'Ivan le Terrible étaient beaucoup plus populaires. C'est néanmoins précisément sur ce terrain que la légende de l'appel aux princes varègues occupe une place unique. Cette légende représentait, d'une part, l'arène où s'affrontèrent les meilleurs esprits de la société russe, et, d'autre part, l'indicateur, d'une rare pertinence, de l'action du pouvoir sur la science. En ce sens, il suffit de se rappeler que dans les années 1920-1930, l'historiographie officielle, sous la plume de M. N. Pokrovski, premier historien marxiste, déclarait que l'État russe ancien était né d'une série de micro-états scandinaves apparus en Europe orientale. Ainsi, la lutte contre les manifestations du nationalisme sous toutes ses formes et le choix de la « révolution mondiale » ont conduit à des affirmations diamétralement opposées à celles qui auraient cours quelques années après, à la fin des années 1940, dans un contexte politique fondamentalement différent.

En d'autres termes, la « question normande » en Russie a toujours été extraordinairement politisée et foncièrement dépendante de la conjoncture idéologique. Ce serait cependant une grave erreur de voir dans cette sujétion, toujours et invariablement, le dictat direct du pouvoir. Sans aucun doute, pour la plupart des historiens qui ont travaillé sur ce problème, à quelque époque que ce soit, les conclusions scientifiques ont été avant tout la conséquence de leurs propres engouements et de leurs propres choix. Le chercheur devenait « normaniste » ou « anti-normaniste » non point pas un décret venu d'en haut, mais par penchant personnel et à la suite de ses positions scientifiques.

L'histoire a fait que les chercheurs qui étudient la « question varègue » en Russie sont presque toujours obligés de jouer sur un champ de mines original, dont l'influence sur ses conclusions, résultant de nombreux facteurs, est fort complexe. L'enchevêtrement du patriotisme et du libéralisme, des traditions et des innovations, des directives directes du pouvoir et des préjugés personnels des historiens, a idéologisé le problème à l'extrême, jusqu'à poser, à un moment donné, la question de son statut scien-

11. « Normanskaja problema ». C'est cette graphie, avec un seul -n-, que l'historiographie russe a fixée.

tifique en général. En effet, quelle que soit l'époque à laquelle elle a été abordée, la question varègue a été, soit dans une mesure importante, soit de manière exclusive, une question politique. Pour être juste, il faut noter qu'une situation analogue a existé en dehors de Russie : l'utilisation du problème normand à des fins politiques caractérise également la science occidentale. Qu'en Europe ou aux États-Unis ce problème, pour des raisons compréhensibles, n'ait pu revêtir un caractère d'implication personnelle et identitaire aussi prononcé et soit resté finalement un concept avant tout académique, est une autre question.

Comme il ne nous est pas possible de retracer tout le chemin parcouru par les idées du normanisme et de l'antinormanisme dans la science russe, nous devons nous concentrer sur la question principale qui est de savoir dans quelles circonstances, sous quelle forme et avec quelles conséquences se déroula le débat sur ce sujet au XVIII^e siècle. Le choix de ce siècle n'est pas fortuit. C'est précisément au XVIII^e siècle que la science historique russe est apparue comme une partie de la tradition scientifique européenne de la réflexion identitaire. C'est précisément au XVIII^e siècle que la question varègue est née comme élément de débat dans la science russe. Dès le début, elle est devenue une question non seulement scientifique, mais aussi politique. Enfin, c'est dans le cadre de ce siècle que furent proposées les différentes réponses fondamentales à cette question.

Il convient de noter que dans la Russie antépétroviennne le problème de l'origine de l'État russe ne pouvait pas ne pas susciter l'intérêt. L'analyse des chroniques et de la littérature historique jusqu'au XVII^e siècle fait clairement apparaître que l'actualité d'une collaboration russo-scandinave, évidente pour les chroniqueurs antérieurs à la Russie du joug mongol, a assez rapidement cédé le pas à l'ambition d'un héritage byzantin. Aussi l'historiographie de la Moscovie porta-t-elle en priorité son attention sur les liens, réels ou hypothétiques, avec le monde romano-byzantin. Durant plusieurs siècles, la *Chronique primitive* servit de fondement aux auteurs de compilations [svody], où était également inséré le récit de l'invite aux Varègues. Néanmoins, la Moscovie s'enorgueillissait beaucoup plus d'avoir reçu la couronne de Byzance, mettant sans ambiguïté en avant, comme priorité, la ligne méridionale de l'héritage de sa tradition étatique, au détriment de la ligne nordique. Dans ces conditions, le couplet varègue avait perdu de sa puissance. L'apparition, à la frontière des XV^e et XVI^e siècles, du « Récit de la cité de Babylone », de la « Nouvelle du froc blanc de Novgorod »,

du « Récit des princes de Vladimir », permit de diffuser l'idée d'un déplacement du centre de l'histoire universelle et de la précellence de la ligne byzantine.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, avec l'apparition des premières œuvres que l'on peut qualifier d'historiques, la situation changea quelque peu. Dans le célèbre *Synopsis*, qui eut une influence notable sur la société russe du XVIII^e siècle, se trouvait formulée une série de thèses déterminantes pour la science russe du siècle suivant. Ainsi, en particulier, l'ethnonyme *Slaves* était rattaché de manière univoque à la notion de « gloire » [slava], et aux « exploits, principalement militaires » et les *rosy*, *rossijane*, étaient dérivés étymologiquement de la notion de dispersion : « dispersé [rassejannyj] dans de nombreux pays ». Les Varègues entraient sans difficulté dans la conception du *Synopsis*, dans la mesure où ils étaient identifiés comme l'une des tribus slaves peuplant le littoral de la Baltique. L'invitation faite aux princes varègues à venir régner en Russie n'était absolument pas remise en question, et l'on n'y trouvait rien qui pût porter préjudice à l'identité nationale du fait de l'appartenance de ceux-ci à une même ethnie.

Ainsi, avant Pierre le Grand, une réflexion sur les Varègues dans l'histoire russe avait bien eu lieu, mais elle ne constituait pas, à proprement parler, un problème scientifique et n'attirait pas l'attention de manière aussi sensible.

C'est au début du XVIII^e siècle que la situation changea. Les réformes de Pierre eurent pour conséquence l'apparition et l'épanouissement rapide d'une science russe, y compris dans le domaine historique. Apparue comme moyen de formation de l'identité nationale, l'histoire joua aussitôt un rôle extraordinairement important dans l'évolution de la nouvelle prise de conscience identitaire. Dans ce processus, la politique extérieure a, elle aussi, joué un rôle colossal. Dans ces nouvelles conditions, la Russie aspirait à occuper une place convenable dans les structures économique, politique et militaire de l'Europe. Ce processus allait de pair avec les grandes guerres. C'est incontestablement avec l'Angleterre, la France et d'autres pays, selon les circonstances, que la Russie s'est mesurée de la manière la plus aiguë. Cependant, les principaux rivaux immédiats et constants de la Russie durant tout le XVIII^e siècle furent la Turquie et la Suède, qui étaient ses concurrents dans les zones côtières de la mer Noire et de la Baltique. Et si l'opposition avec la Turquie portait la marque évidente du byzantinisme ancien, la confrontation russo-suédoise reflétait des questions évoquées dans les chroniques depuis des temps reculés. Dans

ces conditions, la question varègue ne pouvait pas ne pas surgir. Elle ne pouvait pas non plus ne pas occuper une place centrale dans la science russe.

Le premier à utiliser au XVIII^e siècle la légende de l'invite aux Varègues relatée dans les chroniques est probablement A. I. Mankiev dans son *Noyau de l'histoire russe*. Cependant, la position de Mankiev différait peu de la version du *Synopsis* : il rattachait la dynastie princière au personnage mythique de Prussus (la chaîne étymologique Ross-Rus'-Prussija occupera longtemps l'esprit des historiens), mythique cousin de l'empereur romain Auguste. Malgré le caractère archaïque évident de cette version, le XVIII^e siècle est encore l'époque des dernières conceptions de ce type, y compris dans l'historiographie russe.

Le trait commun des conceptions que nous venons d'évoquer est le degré zéro de toute vérification. Il s'agissait plutôt de slogans et de déclarations, caractéristiques de l'historiographie des sociétés féodales du haut Moyen Âge. Les temps changeaient cependant très vite.

On notera également que l'idée de l'origine germanique (scandinave) de la dynastie princière n'était, finalement, pas encore née. Son apparition est liée au nom d'un Allemand célèbre, au service de la Russie : Gottlieb-Siegfried Bayer. La brièveté de sa vie, encore écourtée par le climat inhospitalier de Saint-Pétersbourg, n'a pas empêché Bayer d'apporter une contribution capitale à la science russe, non seulement dans le domaine de l'histoire. Par la suite, l'historiographie impériale, tout comme l'historiographie soviétique, a contribué à discréditer Bayer, alors qu'on ne peut lui dénier une érudition exceptionnelle ainsi qu'une approche assez objective de la question. Notons que les tentatives faites en 1959 par È. Vinter² d'attribuer l'honneur de la paternité de la théorie normande à d'autres auteurs qui auraient influencé Bayer (en particulier à l'autre savant allemand qu'était Johann Werner Paus) sont peu convaincantes : l'apport de Bayer et l'authenticité de ses raisonnements ne font aucun doute.

L'apport de Bayer dans la construction de l'historiographie russe est incontestable. Il a montré son excellente connaissance des sources historiques et son aptitude à les aborder de façon critique, en dépit de l'état des connaissances de l'époque. On lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels il faut citer *Des Varègues, De l'origine*

2. V. V. Fomin, *Varjagi i Varjažskaja Rus'. K itogam diskussii po varjažskomu voprosu* [Les Varègues et la Russie varègue. Contribution à un bilan des débats sur la question varègue], M., 2005.

de la Russie, la *Géographie de la Rus' et des terres voisines d'après les données des écrivains du nord*. Dans le premier de ces ouvrages, paru en latin en 1735, puis publié en russe dans la première partie de l'*Histoire* de V. N. Tatichtchev, Bayer affirmait que par le mot *Varègue* les chroniques désignaient tous les habitants de la péninsule scandinave et du Danemark. En cela, « il restaura, comme le notera plus tard M. A. Maksimovitch, l'ampleur qu'avait ce mot dans les anciennes chroniques russes ».

Il est difficile de surestimer l'importance de cette thèse. Bayer fut, finalement, le premier à défendre la position d'une interprétation objective du terme *Varègue*. La raison en est évidente : Bayer était le premier chercheur à utiliser les chroniques russes comme documents historiques en s'appuyant sur la tradition européenne de la critique des sources, tradition qui faisait encore défaut en Russie. Malgré son ignorance du russe (l'académicien lisait la chronique dans des traductions), Bayer jeta tout simplement les bases de l'historiographie russe, et sans le savoir, fut à l'origine du débat sur les Varègues.

Paradoxalement, G.-S. Bayer sut dès le début du XVIII^e siècle formuler de nombreuses thèses qui ne reçurent leur confirmation qu'au XX^e siècle. Ainsi, notamment, Bayer ne considérait pas les Varègues comme une tribu scandinave bien précise. Il considérait que c'étaient des gardes qui faisaient fonction d'alliés des princes russes, de mercenaires, de « garde-frontières », et des membres de l'administration princière dans le gouvernement civil. Ce n'est que plus tard que le terme *Varègue* s'étendit à tous les Scandinaves. Notons que c'est précisément dans la seconde moitié du XX^e siècle que ces points de vue ont été validés, dans la mesure où, dans l'historiographie russe contemporaine domine la conviction que le terme *rus'*, par exemple, désignait une garde princière, et n'est devenu un ethnonyme que plus tard.

Tout aussi intéressante et innovante était la thèse de Bayer, bien en avance sur son époque, selon laquelle dans le Nord russe, parmi la population autochtone finnoise, s'était développée une colonisation d'abord scandinave, puis slave. Ce point de vue ne fut totalement confirmé qu'après de longues recherches archéologiques, menées au XX^e siècle dans les immenses territoires de la Russie, et dont les conclusions ont été exprimées dans la brillante étude de M. I. Artamonov³.

3. M. I. Artamonov, « Pervye stranicy russkoj istorii v arxeologičeskom osveščenii » [Les premières pages de l'histoire russe à la lumière de l'archéologie], in *Sovetskaja arxeologija*, 3, 1990.

Bayer est ainsi à l'origine d'une série d'idées qui n'ont pas perdu leur actualité. Bayer n'était pas un chercheur politiquement engagé. Tout ce que nous savons de lui permet de brosser le portrait d'un penseur méticuleux, tout entier absorbé par la science. Cependant, la thèse de l'origine scandinave de la dynastie princière dans la Rus' lui fut fatale. Les idées de Bayer restèrent pourtant pendant une quinzaine d'années fort peu connues et peu revendiquées, dans la mesure ou peu de personnes connaissaient ses travaux. L'immense mérite de l'académicien Bayer fut de rassembler le cercle fondamental des sources écrites, avant tout proches de ses intérêts philologiques : latines, grecques, russes, partiellement scandinaves, à l'origine de l'histoire de la Russie. Bien que Bayer ne fût pas lui-même un orientaliste, il utilisa également des sources arabes, en n'accordant une attention particulière qu'aux écrits d'Ahmed-el-Katib sur l'attaque de Séville par les « Rous » en 844. Avec ses travaux commence la constitution du corpus des sources écrites sur lequel se sont appuyées les générations ultérieures de chercheurs. Les innovations les plus significatives apportées par Bayer dans le corpus théorique de l'historiographie sont incontestablement l'affirmation de l'origine scandinave de la dynastie des Rurikides, et la réfutation de l'hypothèse d'une parenté de l'État russe avec l'Empire romain. Ce dernier apport a permis de démythifier l'histoire russe ancienne.

En 1749 apparaît un autre académicien russe d'origine allemande, Gerhard-Friedrich Müller⁴, qui développe les idées de Bayer en utilisant les sources colligées et publiées par son prédécesseur. C'est à partir de Müller que commence le « débat sur les Varègues », et c'est Müller qui se trouvera pris dans le « hachoir » de l'historiographie russe comme principal « coupable », responsable des nombreuses formulations de la théorie normande.

L'opposition entre Müller et les académiciens russes était née du débat sur les principes à adopter pour aborder l'écriture de l'histoire russe, en d'autres termes, les orientations idéologiques à l'œuvre dans son interprétation, ce qui était tout à fait opportun. Au milieu des années 1740, Müller présenta son programme à l'Académie des sciences. En 1747, celle-ci prit la décision suivante : « il convient, pour ce faire, d'employer un Russe de souche, qui soit

4. La tradition russe a consacré la translittération du nom de Müller en « Miller ». Nous restaurons la graphie allemande. Voir dans ce volume les articles de G. Laudin et d'A. Kamenski (*NdT*).

un très fidèle sujet⁵ ». En 1749, M.V. Lomonosov et G.-F. Müller devaient prononcer un discours à l'assemblée solennelle de l'Académie. Le discours de Müller fut soumis à une censure préalable afin de vérifier s'il ne contenait rien d'anti-russe. Les comptes rendus de la plupart des académiciens, y compris de ceux qui n'étaient pas d'origine russe (Mikhaïl Vassilievitch Lomonosov, Stepan Petrovitch Kracheninnikov, Vassili Kirillovitch Trediakovski, Johann-Eberhard Fischer, Friedrich-Hernrich Strube de Piermont, Nikita Ivanovitch Popov, etc.) furent très défavorables, se limitant à constater que la dignité du peuple russe et de la dynastie régnante était bafouée. C'est Lomonosov qui critiqua le plus violemment les thèses de Müller. On connaît la phrase célèbre de son compte rendu, tout à fait représentative de cette époque et de ses mœurs : « il faut en conclusion se demander quelles abjectes viletries sera capable d'inventer ce butor lâché dans les antiquités russes. »

L'historiographie russe a traditionnellement imputé à Müller un état d'esprit anti-russe, et ce n'est que depuis quelques décennies que cette opinion est battue en brèche. On a en particulier montré que c'est chez Müller que la théorie normande perd son caractère anti-russe⁶. On notera que le normanisme de Bayer n'avait, lui non plus, rien d'anti-russe.

L'évaluation moderne de l'activité de Müller suppose la reconnaissance objective de ses mérites. Aussi paradoxal que cela paraisse, Müller adoptait des positions patriotiques, certes différentes de celles de Lomonosov. Sa position était aussi plus objective et, en tout cas, plus scientifique que les spéculations de Lomonosov.

Ce n'est pas seulement dans l'utilisation des sources, mais aussi dans plusieurs déductions que la thèse de Müller se situe dans le droit fil de celle Bayer, par exemple, lorsqu'il évoque la question de l'origine germanique des Varègues. Il ne rejette pas la possibilité d'un lien entre les termes « Rus' », « russkie » et « Roxolanes », avancée par Lomonosov, mais il considère les Roxolanes comme une tribu exclusivement germanique⁷.

5. P. I. Pekarskij, *Istorija Imperatorskoj Akademii nauk v Peterburge* [Histoire de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg], SPb., t. I, 1870, p. 345.

6. M. A. Alpatov, *Russkaja istoričeskaja mysl' i Zapadnaja Evropa (XVIII-pervaja polovina XIX v.)* [La pensée historique russe et l'Europe occidentale au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e], M., 1985, p. 120.

7. G.-F. Müller [Müller] *Kratkoe izvestie o načale Novagoroda i o proisxoždenii rossijskogo naroda, o novgorodskix knjaz'jax i zhatnejšix onago goroda slučajax*

La particularité de la conception de Müller tient au fait que, pour lui, Riourik n'était pas seulement et pas tant un prince invité, un défenseur des terres de Novgorod, que le chef d'un détachement de Vikings qui avait conquis ces terres par la force, en d'autres termes, un usurpateur. Müller parlait d'ailleurs directement de l'absence de migration d'une tribu germanique entière en Russie, évoquant simplement la campagne militaire d'une troupe.

Quoi qu'il en soit, les recherches de Müller rencontrèrent une hostilité ouverte à l'Académie, l'opposition scientifique étant dirigée par M. V. Lomonosov. Le débat houleux, qui occupa à l'Académie vingt-neuf séances de l'Assemblée d'histoire, donna le coup d'envoi de l'histoire de l'antinormanisme en Russie.

On considère traditionnellement que Lomonosov est l'initiateur de l'antinormanisme scientifique. Il est à l'origine de la polémique sur la question varègue, ainsi que des débats qu'entraîna le second point de vue. C'est là la principale nouveauté introduite par Lomonosov dans la science, car le point de vue lui-même n'était pas nouveau. Il reposait sur les constructions théoriques de l'époque antépétroviennne. Lomonosov considérait comme erroné le principe du choix des sources qui conduisait à ignorer, selon lui, les informations russes au bénéfice des informations étrangères. Lomonosov critiquait le caractère tendancieux de Müller dans certaines questions. Dans une grande mesure, la radicalisation du débat était déterminée par la charge émotionnelle de la polémique entre les deux savants.

On notera que bien des thèses de Lomonosov sont dénuées de fondement scientifique, par exemple, l'identification des Varègues et des Goths aux Slaves, ou bien la conclusion que les princes varègues étaient des Slaves. Au demeurant, les objections de Lomonosov ne paraissent naïves que hors du contexte du niveau de critique des sources propre à son époque. Son travail eut avant tout le mérite d'établir, au sein de la science russe, les thèses de l'historiographie antépétroviennne qui trouvèrent également d'actifs partisans plus tard. De plus, Lomonosov a pour la première fois utilisé comme base empirique les témoignages archéologiques qu'étaient les sources architecturales et numismatiques⁸.

[Brève description du début de Novgorod et de l'origine du peuple russe, des princes de Novgorod et des événements les plus considérables de cette cité], SPb., 1761, p. 7.

8. M. V. Gurvič, « Lomonosov i arxeologija » [Lomonosov et l'archéologie], in *Kratkie soobščeniia instituta istorii material'noj kul'tury* [Brèves

Ainsi, en Russie au milieu du XVIII^e siècle, l'historiographie traditionnelle révèle la formation de deux camps : les normanistes et les antinormanistes. Les premiers s'appuyaient sur la thèse de l'origine scandinave de la dynastie régnant sur la Rus' et sur l'origine scandinave (germanique) des notions de « Varègues » et de « Rus' ». En regard, les antinormanistes défendaient l'origine slave de tous ces éléments. Cependant, cette simplification délibérée ne reflète pas totalement le tableau. En réalité, pour les contemporains, cette époque vit s'opposer trois théories : la théorie normande, la théorie slave et la théorie finlandaise.

La troisième version, fondamentalement différente, de l'origine des princes et du début de l'État russe fut avancée par Vassili Nikitič Tatičtchev, souvent appelé « le père de l'histoire russe », et qui fut l'initiateur d'un nouveau courant : l'école finnoise. Selon Tatičtchev, Riourik et ses frères étaient venus de Finlande, issus « de rois et princes finlandais ». Auteur de la première synthèse de l'histoire russe, Tatičtchev étaye cette thèse par une argumentation personnelle assez originale : les Finnois auraient pu se voir attribuer le nom de « Russes » [rusye, ryžie] à cause de la couleur de leurs cheveux, « car en Finlande il y a plus de roux que dans d'autres contrées ». En outre, dans la ville d'Abo (Turku) il existe une *Russkaja gora*, « où, dit-on, depuis longtemps vivaient des Roussy⁹ ». Tatičtchev était encore plus convaincu de la véracité de sa théorie par le fait qu'une aide militaire pouvait arriver dans la Rus' beaucoup plus librement de Finlande que de Suède. Reconnaisant l'origine étrangère de la dynastie princière, Tatičtchev considérait qu'elle ne s'était établie que lorsque les Slaves eurent atteint un certain niveau de développement social, rejetant toute mission civilisatrice des Varègues. Il reconnaissait néanmoins qu'avec l'arrivée de Riourik, « la race et la langue slaves furent dépréciées », et que cette situation ne fut corrigée que par la princesse Olga.

Malgré la naïveté de l'argumentation de Tatičtchev, sa théorie exerça une influence notable sur l'historiographie de son époque. Pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, la théorie finnoise est une partie inaliénable du débat, et ses partisans furent plus nombreux que ceux de la théorie slave.

communications de l'Institut d'histoire de la culture matérielle], 41, 1951, p. 122.

9. V. N. Tatiščev, *Istorija rossijskaja* [Histoire russe], M.-L., t. I, 1962, p. 291

Cependant, l'apport de Tatichtchev est beaucoup plus varié. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir publié la chronique de Joachim, qui constitue après 1748 une partie supplémentaire du corpus des sources vieux-russes. L'authenticité de cet extrait de chronique, attribué au premier évêque de Novgorod, suscitait de nombreux doutes que le développement de la critique des sources a permis de lever pour faire, à notre époque, de ce document un témoignage incontournable, d'une grande qualité documentaire et contenant sans doute la clef de nombreuses énigmes de l'histoire russe ancienne.

L'hétérogénéité des sources avancées influença évidemment les conclusions des auteurs. La tradition de Bayer, de Müller, et plus tard d'August-Ludwig Schlözer, s'appuyait sur la variante de la chronique rédigée par le moine Nestor. Cette rédaction est devenue classique. Or la chronique de Joachim la complétait de façon substantielle. Même si très peu de chercheurs ont accordé du crédit à la totalité de ses témoignages, certaines parties, qui semblent les plus dignes de foi, ont été utilisées au même titre que celles de Nestor. Le contenu de la chronique de Joachim, assez vraisemblable au XVIII^e siècle, était considéré comme fondamentalement fantastique au XIX^e. Ce n'est qu'à notre époque que nous en donnons une nouvelle interprétation et la considérons comme une source inestimable sur le substrat mythologique balte commun. Les contemporains, au contraire, étaient très sceptiques. Significative est la phrase de Schlözer, affirmant que contredire Nestor revenait à reconnaître pour authentique la chronique mensongère de Joachim.

Le travail classique qui se fonde sur la chronique de Joachim est, sans conteste, le livre de T. S. Malguine *Le miroir des souverains de Russie* [Zercalo rossijskix gosudarej] (1794). Ce livre mérite notre attention, car il contient une version qui fut abandonnée par la suite. Malguine associait les Varègues aux « svei » [Suédois]. Il plaçait à une époque très reculée (pas moins de 350 ans avant l'invite aux Varègues) la fondation par les Slaves d'une « ancienne enceinte » près de Novgorod. Au IX^e siècle, le prince Vandale envoya ses vassaux et parents Gordorik et Gunihard à l'ouest avec une armée internationale composée de Slaves, de Rous et de Tchoudes, qui s'établirent sur les terres conquises. Le prince Bourivoï se battit avec les Varègues-Suédois [varjagi-svei], s'empara de Biarmiïa (selon Malguine, ce terme désigne dans les sagas scandinaves la Carélie jusqu'à la rivière Kumi-Īoki), d'où, son armée défaite, il partit pour la ville de Korela (qui, selon Malguine, existait déjà). Les Suédois [svei], profitant de l'occasion, imposèrent un tribut aux

Slaves du nord, aux Rous et aux Tchoudes, dont ces derniers ne furent exemptés que par le fils de Bourivoï, Gostomysl, qui, par ailleurs, annexa certaines terres en Finlande et fonda la ville de Vyborg, nommée ainsi en l'honneur de son fils aîné Vybor.

Riourik était considéré par Malguine comme le petit-fils de Gostomysl, le fils de sa fille Umila, né de son mariage « avec le roi finlandais Ludbrat ». Riourik est né à Uppsala en 830, et il eut pour femme Efanda ou Edvinda, « princesse normande »¹⁰. Se réjouissant de la naissance de son héritier Igor, Riourik lui donna en cadeau de mariage (le *veno*) la région d'Ijorsk (l'Ingermanland), dont le nom venait de celui de l'héritier. Telle était la conception de T. S. Malguine, aussi cohérente et précise que fantastique. Elle fournit une excellente représentation de l'atmosphère dans laquelle naquirent les opinions des chercheurs néophytes de cette époque. Les faits réels y sont mêlés à des conjectures que les contemporains considéraient déjà comme des fables.

Héritant des thèses de Tatichtchev, Malguine réunit les théories normande et finlandaise. Cependant, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, nous rencontrons des chercheurs qui adhèrent à chacun des camps scientifiques mentionnés.

Ainsi, Vassili Trediakovski, polémique dans une série d'articles avec Bayer et Müller, tentait de démontrer l'origine slave de la tribu Rous, assimilant les Varègues aux Rugiens¹¹ pomores¹², dérivant le nom de Riourik de celui de l'île de Rügen. Il se prononça en faveur de l'ancienneté de la tradition étatique chez les Slaves, de leur autochtonie sur les territoires de l'Europe orientale et dans la région du Dniepr. Sa position n'était au fond que le prolongement des idées du *Synopsis* et de Lomonosov, bien que Trediakovski appréciait beaucoup plus la conception de Müller.

Tout aussi importants furent les travaux du prince Mikhaïl Chtcherbatov, qui tenait ceux de Müller en grande estime. Mais lui aussi était convaincu que les Varègues étaient des Germains scan-

10. T. S. Mal'gin, *Zercalo rossijskix gosudarej* [Miroir des souverains de Russie], SPb., 1794, p. 49-50

11. Dans l'*Encyclopédie*, les Rugiens sont évoqués de la manière suivante : « LEMOVII, (*Géog. anc.*) ancien peuple de la Germanie, que Tacite, *de morib. Germ. cap. xxviij.* associe aux Rugiens. L'île de Rugen décide du lieu où étoient les Rugiens, dont elle conserve le nom ; mais il est difficile de découvrir les *Lemovii*. Clavier conjecture que c'est le même peuple qui a été ensuite appelé les *Hérules*. (*D. J.*) » (*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, 1^{ère} éd., t. 9, col. 384). (*NdT*).

12. Littéralement, le peuple qui vit près de la mer.

dinaves, bien qu'ils vécussent en Prusse. Chtcherbatov, en outre, défendait fermement l'idée du rôle de princes invités avec leurs troupes pour défendre les frontières, contre celle du rôle d'usurpateurs et de chefs gouvernant sans partage.

Polémiquant avec Chtcherbatov, Ivan Boltine donna lui aussi son point de vue. Il supposait que les Suédois, les Finlandais et les « Rous » formaient dans l'antiquité une seule et même tribu. On n'appelait Varègues que les peuples qui vivaient au-delà du lac Ladoga et du golfe de Finlande et ce mot provenait du terme « varas », signifiant « bandit ». Boltine distinguait les « Varègorous » des « simples Varègues ». Les premiers vivaient sur la rive nord-ouest du Ladoga, et sur la rive du golfe de Finlande, séparés des Rous par la Neva et le Ladoga, et se trouvaient depuis longtemps assujettis aux Rous. Les « simples Varègues » vivaient au-delà de la rivière Kumi-İoki sur le rivage de la Baltique. Si l'on essaie de déchiffrer cette implantation, on obtient la description de la Finlande centrale et méridionale. C'est pourquoi, affirmait Boltine, Riourik et ses frères étaient des princes finlandais, et « les chercher dans une autre contrée n'est ni nécessaire, ni convenable¹³ ». Boltine était au demeurant tout à fait d'accord avec Chtcherbatov pour considérer que la principale fonction des princes invités était la surveillance des frontières. De la sorte, Boltine partageait l'opinion de V. Tatichtchev sur l'origine des premiers princes russes.

Cependant, et cela fut admis par la quasi-totalité des contemporains et les générations suivantes, l'événement le plus important de la fin du XVIII^e siècle dans le débat sur les princes varègues est constitué par les travaux d'August-Ludwig Schlözer, l'un des représentants de la génération finissante des savants allemands au service de la Russie. L'apport de Schlözer dans le développement de la critique scientifique des sources, on le sait, fut énorme, en particulier dans le domaine des chroniques russes. Devançant son époque par bien des points, son travail intitulé *Nestor*, se révèle également être, entre autres, celui où se trouve formulée définitivement la conception de la théorie normande, étayée par un ensemble de preuves.

Schlözer a toujours considéré le texte russe avec beaucoup de sobriété, rejetant aussi bien la confiance aveugle dans ses informations qu'une approche hypercritique. Parmi les thèses qui lui pa-

13. I. I. Boltin, *Kritičeskie primečanija general-majora Boltina na pervyj tom Istorii Ščerbatova* [Remarques critiques du général-major Boltin sur le premier tome de l'Histoire de Ščerbatov], SPb., 1793, p. 163.

raissaient évidentes figure celle de l'origine scandinave incontestable des Varègues. Par la suite, Schlözer supposa que le terme « Rous » désignait quelque tribu spécifique des Varègues. Il établit ainsi parmi ces notions une hiérarchie qui, d'ailleurs, est encore dans son ensemble admise par les chercheurs contemporains. C'est donc cette partie des Varègues qui est à l'origine du nom du nouvel État. Schlözer se prononçait en faveur de la conquête varègue, et non d'une invitation volontaire adressée aux princes par les tribus locales, tout à fait dans l'esprit des débats théoriques de l'époque sur la nature de l'État et les processus de son apparition. Il pensait néanmoins que l'étendue du territoire et la nécessité de coexister avec la population locale avaient déterminé le rôle limité des princes varègues qui jouèrent précisément celui de gardiens du territoire face à des envahisseurs.

Étant avant tout philologue, Schlözer étudia activement le vieux russe et les liens étymologiques d'une série de mots russes avec des mots étrangers. Il est possible que ce soit précisément cette partie de son œuvre qui ait traditionnellement suscité la critique des contemporains et des générations suivantes. C'est sans doute dans cette partie de son travail qu'il est le plus tendancieux et, parfois, le moins objectif.

Et pourtant, c'est chez Schlözer que la théorie normande a acquis sa forme définitive pour devenir la conception avec laquelle ont polémique plusieurs générations d'historiens russes. Le postulat principal de la théorie de Schlözer tient dans sa fameuse formule : « Les Scandinaves ou Normands au sens large ont fondé l'État russe¹⁴ ».

En analysant l'historiographie du XVIII^e siècle du point de vue de la question normande, plusieurs moments importants doivent être pris en compte. Avant tout, on ne peut considérer cette période autrement que comme une « préhistoriographie », comme les premières expériences de la recherche historiographique en général. La science historique russe n'en était encore qu'à assimiler les méthodes de la critique scientifique des sources, de la confrontation des faits, leur hiérarchisation, l'utilisation méthodique de sources de différente nature dans une analyse comparative. Parmi les auteurs mentionnés, seul Tatichtchev élaborait un travail historique répondant dans son ensemble au niveau de la science européenne rationaliste. Les autres travaux de niveau analogue

14. A.-L. Šlecer [Schlözer], *Nestor. Russkie letopisi na drevle-slavenskom jazyke* [Nestor. Chroniques russes en langue vieux-slave], SPb., I^{ère} partie, 1809, p. 325.

appartenaient à des étrangers, même si ces derniers étaient au service de la Russie et étaient classés de manière formelle comme savants russes. À l'exception de l'*Histoire* de Tatichtchev, le plus gros des textes « pro-varègues » comme « anti-varègues » continuaient à relever plutôt du genre de l'essai que de la littérature scientifique. Ce problème ne fut résolu que dans la première moitié du XIX^e siècle, quoique partiellement.

De ce point de vue, on ne peut parler que de façon limitée de la discussion des normanistes et des écoles « slave » et « finlandaise ». En fait, seuls les normanistes avancèrent un ensemble de preuves, en s'appuyant sur une liste de sources certes incomplète quoique conséquente, et sur des faits clairement prouvés. Leurs adversaires s'appuyaient pour l'essentiel sur leurs émotions et sur leurs sentiments patriotiques. Les faits étaient, eux, éloquents. Dans ce contexte, il ne sera de toute évidence pas exagéré de définir le rôle de l'historiographie de la question normande au XVIII^e siècle comme un rôle dévolu à l'étude des sources.

Le problème théorique de l'époque était le stade rudimentaire auquel se trouvait, dans la science européenne de l'époque, la théorie de l'État en général. L'Europe se trouvait au seuil de sa création, et néanmoins il n'existait aucune représentation stable et objective du processus d'apparition des structures de l'État, du processus de transformation des sociétés « démo-sociales » en sociétés « géo-sociales¹⁵ », du rôle de certaines personnalités dans ce processus, du fondement théorique des processus économiques accompagnant la genèse de l'État. Tout cela conditionnait l'approche très naïve du problème de l'apparition de l'État vieux-russe qui, pour la plupart des chercheurs représentait un mélange bizarre de « théorie du contrat social » et d'action volontariste de personnalités célèbres.

À la frontière des XVIII^e et XIX^e siècles, la première étape du débat sur les Varègues prend fin. Les historiens du XVIII^e, en règle générale, ne dépassaient pas l'intégration des informations contenues dans les chroniques, assorties de leurs propres commentaires. Les documents toponymiques et linguistiques étaient utilisés de manière extrêmement fragmentaire, spontanée et aléatoire. Les sources archéologiques n'étaient pas encore considérées comme une catégorie spécifique. Nombreuses, elles n'étaient pas systématisées et l'on n'avait pas conscience de leur valeur. Aussi, les témoi-

15. Ju. I. Semenov, *Filosofija istorii* [Philosophie de l'histoire], M., 2003, p. 21, 31-34.

gnages archéologiques ne jouaient pas un rôle important dans le débat.

Remarquable et significative fut l'« école finlandaise » qui naquit à cette époque¹⁶. Cette conception dépassait sans conteste le cadre des nombreuses « bizarreries de l'antinormanisme » qu'avait engendrées la première moitié du XIX^e siècle, lorsqu'on avait attribué le rôle des « Rous » aux Khazars, aux Ukrainiens de l'ouest, aux Juifs, etc. Ces théories, représentées habituellement par leurs seuls auteurs, laissaient, semble-t-il, dans l'historiographie le sentiment regrettable de forces perdues. La théorie finlandaise, au contraire, avait des partisans célèbres et, en tout cas, elle resta quantitativement dominante jusqu'à l'époque de Karamzine. Elle eut également ses adeptes au XIX^e siècle et à la fin du XX^e¹⁷. Son principal mérite est d'avoir attiré l'attention sur le rôle des tribus finlandaises et de leur importante interaction avec les Slaves et les Scandinaves au nord-ouest.

Il est important de noter à cet égard que c'est précisément dans le domaine de la question varègue que furent élaborées les positions théoriques d'actualité pour la science historique en général. Les Varègues, au sens le plus large, devinrent la pierre à aiguiser sur laquelle fut progressivement affûtée la lame de la science historique, elle devint l'école où la théorie et la pratique de l'historiographie russe passaient leur habilitation. Notons que déjà chez Schlözer la théorie normande perd son contenu ethnique pour acquérir un contenu social : de question sur la nationalité des princes, elle devient question sur les niveaux de développement des tribus et sur le transfert de la tradition culturelle.

Le principal acquis du XVIII^e siècle fut la création de la théorie normande. Cette théorie avait pour thèse centrale l'affirmation que l'État vieux-russe avait été fondé par des princes scandinaves soit invités par la population locale, soit ayant conquis leur territoire.

16. M. A. Maksimovič, *Sobranie sočinenij* [Œuvres], t. I, K., 1876, 10-16, 21-31, 48-75.

17. P. G. Butkov, « O Aldeigaborge » [Aldeigaborg], in *Syn otečestva*, 1836, vol. CLXXVII, n^o 19, fasc. II, p. 241-258 ; V. V. Paranič, *Istoričeskaja geografija letopisnoj Rossii* [Géographie historique de la Russie des chroniques], Petrozavodsk, 1991. [Aldeigaborg est l'une des étymologies avancées pour le nom du lac Ladoga. Dans son dictionnaire étymologique de la langue russe (*Ėtimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, trad. de l'allemand et complété par O. Trubačev, t. 2, M., 1967, p. 448), Max Vasmer rappelle que l'on faisait remonter le nom vieux-scandinave *Aldeigjuborg* au finnois **aaldokas, aallokas*, mot à mot « agité » (NdT)]

Les débats faisaient également rage autour d'un certain nombre de thèses. On discutait en particulier de l'appartenance ethnique des premiers princes et de leur entourage et l'on proposait diverses alternatives, essentiellement slave et finlandaise. Un second objet de discussion était le terme « Rous ». On cherchait résolument à établir son étymologie et surtout son sens originel exact. On attribuait à ce terme une signification ethnique, régionale, sociale, et néanmoins il était l'objet d'une attention soutenue de la part des historiens. Dans cette perspective, le terme « Varègue » suscitait un intérêt beaucoup moins grand, bien qu'il fût constamment analysé.

Donnant naissance à de nouveaux problèmes, ces deux questions fondamentales ont focalisé l'attention. À proprement parler, le caractère des réponses qu'elles appelaient servait de prétexte pour rattacher le chercheur à tel ou tel camp scientifique.

Ainsi, on peut noter que durant le XVIII^e siècle on collecta un ensemble de sources écrites sur lequel prenait appui l'étude des relations slavo-scandinaves à l'époque des Vikings. Cette étude avait pour sources principales les chroniques russes, à commencer par la *Chronique des temps passés* ; les œuvres byzantines en langue grecque concernant d'une manière ou d'une autre l'histoire de la Russie ancienne et comprenant des renseignements sur les Scandinaves, en particulier les travaux de Léon le Diacre et de Constantin Porphyrogénète ; les passages des sagas scandinaves qui évoquaient l'activité orientale des Vikings ; les chroniques médiévales d'Europe occidentale rédigées en latin. Les œuvres des auteurs arabes n'étaient mobilisées que de manière fragmentaire, pour être analysées, alors que c'étaient elles qui contenaient des informations claires de type normaniste. Sans doute n'est-ce qu'en cela que les travaux des auteurs du XVIII^e siècle n'ont pas atteint le niveau souhaité du point de vue de la connaissance des sources.

L'essentiel du matériel factuel rassemblé à cette époque témoignait en faveur de la théorie normande. C'est précisément dans cette perspective que le récit de la chronique sur l'invite aux Varègues a été le plus clairement interprété. C'est par les prémisses de cette théorie que l'on peut expliquer la concentration de noms scandinaves dans la chronique, les noms scandinaves des rapides du Dniepr dans les sources byzantines (Constantin Porphyrogénète), etc. Un argument nouveau et de grand poids fut l'établissement du lien entre le terme « Rous » par l'intermédiaire du finnois « Ruotsi » (Suède) d'une part, et le nom du rivage suédois de Roslagen, à Upland, d'autre part.

Ainsi, le XVIII^e siècle devint pour l'historiographie russe l'époque qui vit naître non seulement la science historique comme science humaine rationaliste nouvelle pour la Russie, mais aussi l'un des concepts scientifiques les plus intéressants dans son histoire : la théorie normande, qui exerça une énorme influence sur la théorie et la pratique dans les recherches historiques en Russie.

Académie chrétienne des sciences humaines de Russie,
Saint-Pétersbourg

Traduit du russe par Stéphane Viellard